CRITIQUE opéra. LA CÔTE SAINT-ANDRÉ, les 22 et 23 août 2023. BERLIOZ : Les Troyens. Orchestre révolutionnaire et romantique / Dinis SOUZA

Après le coup d'éclat déconcertant, tout au moins surprenant d'un chef mature et anobli par la feue souveraine Elisabeth II, lequel s'est fendu d'une gifle assénée à l'un des chanteurs de la production, – la basse William Thomas en l'occurrence (Priam / Narbal) ; après la défection assumée par le dit chef (JE Gardiner, confondu en excuses depuis lors) …. : place à la musique, rien que l'opéra, celui de Berlioz tant attendu à la Côte Saint-André :

… ses fameux et colossaux **Troyens**, ainsi représentés dans une mise en espace, dans sa ville natale, en deux soirées (***La prise de Troie***, puis ***Les Troyens à Carthage***), et dès le 1er soir, à la fin de la première partie dirigée par le chef assistant désigné, le très valeureux portugais **Dinis Sousa**. Ainsi en sera-t-il pour la suite de la tournée à Salzbourg (le 26 août), Versailles (le 29), Berlin (1er sept), Londres (BBC

Proms, le 3 sept).

A situation exceptionnelle, au pied d'une montagne opératique réputée quasi insurmontable pour ses difficultés de mise en place en raison du nombre des personnages, de l'importance du chœur, le jeune chef aura relevé les défis avec un aplomb remarquable.

Le travail de l'orchestre prend la vedette, insufflant des couleurs et un miroitement sonore remarquable caractérisant chaque séquence avec une intensité, des effets de timbres, précis, mordants, des accents qui revivifient l'ensemble de l'action et des enjeux. La Prise de Troie est un immense cri collectif, celui des assiégés, entre terreur et abomination. Carthage, un enlacement amoureux dont on savoure chaque évocation sentimentale ; les deux parties composant un vaste tableau dont l'acuité expressive n'atteint jamais la beauté saisissante du son global. Voilà qui accrédite encore et encore l'avantage indiscutable des instruments d'époque, d'autant plus pour des partitions aussi spectaculaire où l'on confond ailleurs le nombre et l'épaisseur ; ici, l'éclat de l'orchestration, la tapisserie somptueuse des timbres d'un Berlioz qui connaît le traité de Rameau se dévoile dans la transparence et le détail. La lecture reste foisonnante et analytique : une gageure, réalisée avec un tact sûr. Même enthousiasme (et adhésion totale) pour l'articulation et le mordant dramatique toujours juste du **Monteverdi Choir**, quelque soit la situation et les personnages alors exprimés (troyens, soldats grecs…). La force de l'Iliade, son potentiel dramatique autant que psychologique se révèlent ainsi et l'on comprend désormais pourquoi Berlioz fut à ce point saisi par l'Histoire Antique, ses situations spectaculaires et exacerbées, ses héros sublimes…

Et les solistes ? Avouons notre déception pour **la Cassandre d'Alice Coote** : voix (trop) ample et profonde voire lugubre ; français correct, mais le jeu et le caractère ne correspondent pas à la jeune fille de Priam, aux visions terrifiantes; qui

exhorte son peuple mais en vain ; hélas, **Lionel Lhote fait un Chorèbe schématique** lui aussi (d'autant plus décevant ici, qu'il est est central dans la première partie) ; étrangement il émet un français confus et épais, sans relief ni rebond. De même pour **la Didon de Paula Murrihy**, souvent dépassée par les défis du personnage de la Reine de Carthage et dont le français approximatif empêche la lisibilité et la compréhension des enjeux du rôle. Dommage. En revanche, c'est conforme à sa réputation que **Michael Spyres incarne un Enée aux dimensions du héros** : guerrier, résilient, amant de Didon mais inflexible quand à son devoir : il fondera Rome en quittant la souveraine carthaginoise. Le destin avant l'amour. Déjà associé et pilier de la version de John Nelson (Strasbourg, 2017), le chanteur maîtrise le parcours dramatique du personnage ; il possède la droiture de cette trajectoire (plus héroïque que pathétique), et malgré parfois des déficiences dans l'articulation et des aigus tirés, le ténor tire lui aussi avec l'orchestre et le chœur, son épingle du jeu. Parmi les autres solistes, se distingue nettement le sens de la diction de **Beth Taylor** (Anna) et de **Laurence Kilsby** (soliste sortant du chœur), le relief d'**Alex Rosen** (Hector), la vivacité amusée d'**Adèle Charvet** (rafraîchissant Ascagne)…

La proposition s'inscrit dans une longue tradition britannique qui mieux qu'en France, a su mesurer très vite, comprendre et défendre le génie du théâtre berliozien (comme les allemands à Bade et Karlsruhe). En cela, la version de Colin Davis (1969, Decca) demeure une référence sur le plan vocal ; Saluons l'initiative du Festival Berlioz de la Côte Saint-André de nous offrir cette nouvelle lecture. Laquelle vaut davantage pour l'impeccable tenue des instrumentistes et du chœur. Le plateau pâtit de l'insuffisance des rôles écrasants, centraux de Cassandre puis de Didon ; et du déséquilibre qu'elle induit immanquablement. Reste à souhaiter que les défauts des 22 et 23 août derniers, s'estompent en cours de tournée, de Salzbourg à Berlin.

_____

CRITIQUE opéra. LA CÔTE SAINT-ANDRÉ, Festival Berlioz, Château Louis XI, les 22 et 23 août 2023. BERLIOZ : Les Troyens. Dinis SOUZA – Photo © B Moussier / Festival Côte Saint-André 2023

Cassandre, Alice Coote
Didon, Paula Murrihy
Enée, Michael Spyres
Chorèbe & Sentinelle I : Lionel Lhote
Anna : Beth Taylor
Priam & Narbal, William Thomas
Panthée, Ashley Riches
Hylas & Iopas, Laurence Kilsby
Ascagne, Adèle Charvet
Hector & Sentinelle II, Alex Rosen
Hécube, Rebecca Evans

Orchestre Romantique et Révolutionnaire
Monteverdi Choir Dinis Sousa, direction



approfondir

LIRE aussi notre **critique du CD Les Troyens par John Nelson** (4 cd Erato – Strasbourg, avril 2017) / CLIC de CLASSIQUENEWS : https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-berlioz-les-troyens-john-nelson-4-cd-1-dvd-erato-enregistre-en-avril-2017-a-strasbourg/

Les Troyens de Berlioz sur ARTE



ARTE, jeudi 31 janv 2019 : BERLIOZ : LES TROYENS, 22h50. Premier événement lyrique de l'année 2019, et pour les 150 ans de la mort de son auteur Hector Berlioz, Arte diffuse depuis l'Opéra Bastille, son œuvre spectaculaire et héroïque : Les Troyens, fresque mythologique, comprenant La Chute de Troie, puis les Troyens à Carthage, et que Berlioz ne put jamais voir intégralement monté de son vivant. Il y a le Ring de Wagner ; il y a Les troyens de Berlioz. A chacun, son style et sa source ; à tous deux néanmoins, l'ambition de marquer l'histoire de l'opéra romantique. Berlioz reste inspiré par Méhul, Spontini, Lesueur (qui fut son maître, avec Reicha) ; il avoue être proche de Weber et de Beethoven? S'interroge sur le sens du théâtre chanté et de la place de l'orchestre, comme Kreutzer.

Et comme Wagner, Berlioz écrit lui-même son livret. Inspiré d'Homère et de Virgile.

Que vaudra cette nouvelle production ? Avouons nos réserves dès l'annonce du metteur en scène : Dmitri Tcherniako. Lequel n'avait pas éhsité à Aix récemment, à réviser et à réécrire la fin de Carmen. Blasphème ridicule et arrogant vis à vis de l'auteur Bizet (et de Mérimée) ; ou génial relecture… A chacun de juger.

Qu'en sera-t-il sur la scène de Bastille ?



Pas facile de respecter l'œuvre, sa profondeur poétique, psychologique, et fantastique, malgré sa démesure apparente. Avec Tcherniakov, au nom d'une soi disante réalité et actualisation régénératrice, l'obligation des costumes actuels, l'absence des références à l'Antiquité et au monde héroïque et virgilien, qui a tant inspiré Berlioz, imposent au spectateur / auditeur, un spectacle d'un terne dépoétisé, sans ivresse ni lyrisme aucun, car rien ne prime que ce qui est propre au metteur en scène… le théâtre. Est-il raisonnable toujours de dénaturer ainsi la magie de l'opéra romantique français inspiré des grands classiques et antiques, de Virgile à Gluck ? Reconnaissons que les mises en scène actuelles prennent un malin plaisir à décortiquer la chose lyrique en la dévitalisant… Ainsi Les Troyens de Berlioz version Tcherniakov ne ressembleront pas aux héros du songe d'Ossian, mais à des néoados en sweat et tee shirts, nouveaux manifestants portant pancartes et inscriptions, simples et claires… l'opéra 2019 doit être compréhensible.

En 1990, l'Opéra Bastille, fraîchement inauguré, lançait sa première saison avec les Troyens – une version légendaire conduite par Myun Whun Chung dans le prolongement du bicentenaire de la Révolution française et l'inauguration de la salle neuve. Aujourd'hui, l'Opéra national de Paris renouvelle le spectacle, réunissant de solides solistes… des voix françaises (Stéphanie d'Oustrac, Véronique Gens, Stéphane Degout), la mezzo-sporano Ekaterina Semenchuk en place Elina Garanca, initalement prévue, et le ténor américain Brandon Jovanovich (Enée).

Dans la fosse, on retrouve Philippe Jordan, directeur musical de l'Opéra national de Paris, très amateur du langage « visionnaire » de Berlioz. Sa sensibilité instrumentale et intérieure pourrait éclairer cette facette méconnue du

compositeur, sa psychologique inquiète, ses éclairs émotionnels, si percutants et structurant même dans la Symphonie Fantastique de 1830.

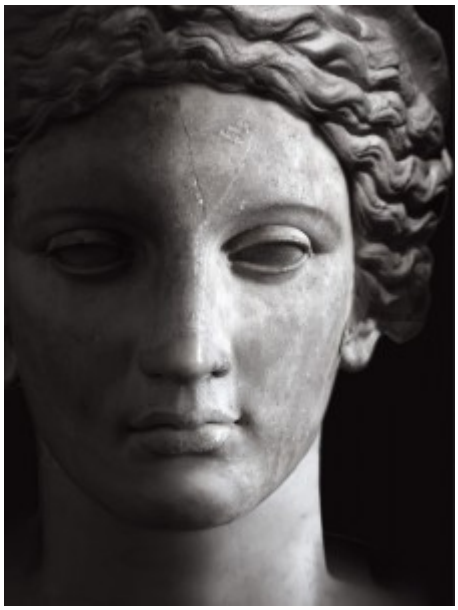
Les Troyens

Opéra en cinq actes d'Hector Berlioz (France, 2019, 4h)
Livret : Hector Berlioz, d'après L'Énéide de Virgile
Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov

Direction musicale : Philippe Jordan
Direction des chœurs : José Luis Basso

Avec : Ekaterina Semenchuk (Didon), Stéphanie d'Oustrac (Cassandre), Brandon Jovanich (Énée), Véronique Gens (Hécube), Stéphane Degout (Chorèbe), Cyrille Dubois (Iopas), l'Orchestre et les Chœurs de l'Opéra national de Paris – Réalisation : Andy Sommer

---



SYNOPSIS… Après le retrait de leurs troupes, les Grecs ont laissé au cœur de la ville de Troie un étrange présent : un immense cheval de bois. Pressentant qu'un malheur va s'abattre, Cassandre – la troyenne illuminée qui voit tout mais que personne n'écoute, ne parvient pas à cacher son angoisse. Chorèbe, son amant, est impuissant à la rassurer…
A Carthage, Enée rentre de Troie et croise le regard de la belle reine Didon. Le grec magnifique se laisse aller quelque temps à l'extase amoureuse (superbe scène nocturne). Mais le devoir appelle Enée en Italie, où il doit fonder Rome. Devoir ou

amour ? Que choisera Enée ? Didon ou la gloire ?

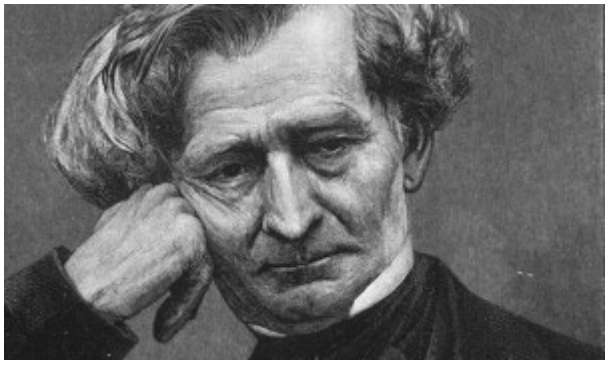
_____

_____

LIRE aussi notre **grand dossier HECTOR BERLIOZ 2019**

ARTE, Les Troyens de Berlioz – nouvelle production depuis l'Opéra Bastille à Paris
Jeudi 31 janvier 2019 à 22h50 sur ARTE et ARTE Concert
et en replay jusqu'au 24 avril 2019 sur arteconcert.com

Paris, Berlioz 2019 : Nouveaux Troyens à Bastille



PARIS, Bastille. BERLIOZ : LES TROYENS. 28 janv – 12 fev 2019. Nouvelle production attendue à l'Opéra Bastille, temps fort de l'année BERLIOZ 2019 : 150è anniversaire de sa mort (en 1869). L'ouvrage en 5 actes et 9 tableaux remonte à 1863. Il a été créé en morceaux et de façon incomplète du vivant de son auteur, qui le considérait comme son grand œuvre, et aussi l'objet de son amertume car non réconnu à sa juste mesure, celui qu'admirait Liszt et Wagner, ne connut jamais la gloire espérée. D'après Virgile, Berlioz régénère la noblesse de la tragédie inspirée par la Mythologie. Ses modèles sont évidemment Gluck, – élégance et raffinement de la déclamation, expressivité dramatique inféodant toute l'architecture musicale, – surtout Berlioz s'inspire de Rameau et de ses

tragédies en musique, parmi les plus achevées : Hippolyte, Cator et Pollux, Les Boréades… Berlioz prolonge le goût des timbres, le chant de l'orchestre, la souveraineté de la musique, valeurs très affirmées chez le Dijonais baroque. En deux parties imposantes et expressives, où c'est le texte et son intelligibilité, où s'imposent les mouvements de l'orchestre, Les Troyens s'articulent d'abord par « **La Prise de Troie** » où Cassandre se distingue par son humanité tragique ; puis dans « **Les Troyens à Carthage** », volet final qui doit sa puissance poétique au portrait du couple maudit car impossible, Didon et Énée. Berlioz renouvelle aussi la leçon de Meyerbeer, ce grand opéra à la française, comprenant divertissement, ballets, de grands tableaux collectifs qui contrastent avec l'intimité de duos, trios déchirants. Comme chez Meyerbeer, l'opéra de Berlioz est tragique et moral : rien ne résiste à la marche de l'Histoire ; les grandes amoureuses (Didon) y sont sacrifiées, et laissées suicidaire face au héros (Enée) qui suit son devoir, coûte que coûte. L'opéra s'achève sur la mort de Didon, en un vaste incendie qui signifie la fin d'un monde, quand un autre se précise : Rome car Enée quitte Didon pour fonder la nouvelle dominatrice de l'Europe…
Il est des productions qui affirment dans les deux rôles moteurs de Cassandre puis Didon, la même interprète, gageure pour la chanteuse, – défi annoncé qui s'est souvent révélé … suicidaire.

Heureusement à notre avis, l'Opéra Bastille choisit deux excellentes donc prometteuses interprètes : Stéphanie d'Oustrac en Cassandre ; Elina Garanca d'abord programmée ayant déclarée forfait le 31 déc 2018, est remplacée par Ekaterina Semenchuk, pour le rôle de Didon. Chacune a son aimé, Chorèbe, mâle martial habité par la grâce et la tendresse (Stéphane Degout) ; Didon aime sans retour Enée (Bryan Hymel).
Cette nouvelle mise en scène attendue certes, devrait décevoir à cause du metteur en scène choisi Dmitri Tcherniakov dont

l’imaginaire souvent torturé et très confus devrait obscurcir la lisibilité du drame, cherchant souvent une grille complexe, là où la psychologie et les situations sont assez claires. Son Don Giovanni dont il faisait un thriller familial assez déroutant ; sa Carmen plus récente, qui connaissait une fin réécrite… ont quand même déconcerté. De sorte que l’on voit davantage les ficelles (grosses) de la mise en scène, plutôt que l’on écoute la beauté de la musique. Le contresens est envisageable. A suivre…

LIRE notre **dossier BERLIOZ 2019, 150 ans de la mort de Berlioz**
https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/opera/lestroyens